

Les mutins de Knysna
[Les dossiers We Are Football](#)
Publié le 19/01/2038 04:14



Les « mutins de Knysna » : un mouvement social ?

La grève des joueurs de l'équipe de France de football le 20 juin 2010, à Knysna en Afrique du Sud, durant la Coupe du monde, a provoqué un remarquable flot de commentaires moralisateurs et partisans visant à expliquer ce fait social « incompréhensible » pour les médias et le public. Tour à tour « caïds », « traîtres à la nation » ou encore « délinquants », les joueurs de l'équipe de France furent qualifiés par la presse, la classe politique et les grands dirigeants sportifs, comme coupables d'une « faute professionnelle ». Loin d'expliquer et de comprendre ce phénomène, la majeure partie des discours autour de « l'épisode de Knysna » s'inscrivent dans un procès visant à juger l'acte commis, sans mettre en relief les supports sociaux et sportifs ayant pu conduire à cette grève. A plus large échelle, le refus des joueurs de s'entraîner a conduit à une remise en question de la part des instances dirigeantes de l'organisation structurelle du football français, de l'encadrement de l'équipe de France aux dirigeants de la fédération nationale, dépassant de loin la simple « sanction » des mutins.

Au sein de cette myriade discursive, l'ouvrage remarqué de Stéphane Beaud, *Traîtres à la nation ?* (2011), dénote, en essayant de comprendre à l'aune du regard sociologique le grève des Bleus, sans juger a priori, mais en décrivant le système de contraintes dans lequel furent pris les joueurs et en tentant de redonner une rationalité au comportement desdits « mutins ». À ce titre, Beaud essaie dans la mesure du possible d'extraire de son analyse tout recours à la race ou à la culture, objets chargés de prénotions, au profit des supports structurels et conjoncturels pour analyser la grève.

À ses yeux, le refus des joueurs de s'entraîner, protestation suite à l'exclusion du « groupe France » de l'attaquant Nicolas Anelka par la fédération française de football, ne s'explique pas trivialement par une dichotomie entre « meneurs » issus de l'immigration et « suivistes » ayant été contraints par la position de domination des premiers, mais à la fois par un conflit latent et structurel entre les joueurs et les médias, et par la division profonde entre les joueurs de l'équipe de France et la délégitimation graduelle du sélectionneur. D'une part, la Une de L'Équipe du 19 juin 2010, relatant l'échange verbal entre Anelka et

Domenech à la mi-temps du match France-Mexique (0-2) deux jours auparavant, apparut « intolérable » pour les joueurs, le quotidien ayant « brisé la loi du vestiaire ». D'autre part, la gestion calamiteuse du sélectionneur Raymond Domenech ne satisfait pas les joueurs, « frustrés » d'exercer leur talent dans une équipe au faible niveau de jeu, en passe de perdre la reine des compétitions, comparativement au jeu flamboyant pratiqué dans leur club.

Néanmoins, bien que rapidement étiqueté « ouvrage sociologique et scientifique de référence sur la grève des Bleus », *Traîtres à la nation ?* s'attache à simplement esquisser une analyse en terme de mouvement sociaux alors que le fait social majeur de cet épisode est une grève : en effet, Stéphane Beaud s'attache à retracer la généalogie et les conséquences sociales de la grève, avec comme projet d'étude d'invalidation la thèse des « caïds de banlieue » et l'explication raciale de l'organisation de la grève, en insistant peu sur les interactions et sur la temporalité en jeu. L'auteur présente donc une réflexion à l'interface de la sociologie du travail, de la sociologie des conflits et de la sociologie de la déviance, au détriment d'une approche stricte en terme de sociologie des mouvements sociaux. A ce titre, Beaud ne présente pas une définition positive de la grève des joueurs de l'équipe de France, se contentant juste d'ébaucher, sans la déconstruire ni l'analyser profondément, la structure sociale de la grève. Surtout, Beaud privilégie des explications transversales et générales pour expliquer la grève des joueurs, comme l'origine sociale ou l'entrée précoce dans le marché internationalisé des joueurs de football, au détriment d'explications conjoncturelles du phénomène social centrées sur la temporalité courte de la Coupe du monde.

Ainsi, nous ne présenterons pas une invalidation des propos de Stéphane Beaud, mais un complément à articuler avec son ouvrage afin d'étayer l'approche sociologique de la grève des Bleus. Notre démarche ne vise pas à l'exhaustivité, mais a vocation à contribuer au débat à l'aune de la sociologie des mouvements sociaux. Pour Beaud, « grève il y a bien eu ! Mouvement social il y a bien eu !... » (p. 33) : or, l'auteur de 80% d'une classe d'âge au bac et après ? omet de préciser la définition retenue des mouvements sociaux. Bien qu'il apparaisse en filigrane dans son ouvrage une conception des mouvements sociaux en terme de « agir-ensemble intentionnel », aucune définition n'est donnée au lecteur. Dans ce cas, il devient pertinent de s'interroger sur la nature de ce mouvement social particulier, et justement interroger sa catégorisation en mouvement social : la grève des joueurs de l'équipe de France constitue-t-elle un mouvement social ?

Un mouvement social comme un autre ? Un mouvement social de référence ? Quelle définition retenir ? Est-elle une action collective ou un mouvement social ? Ou une somme de mouvements sociaux convergents ? Par ailleurs, que recouvre le terme de grève ? Le refus de s'entraîner ? Ou la temporalité plus longue de la grève associée à la phase de décision collective et d'élaboration de la stratégie ?

Nous avons conscience que toute définition étant un idéaltype, ce phénomène particulier ne peut épouser parfaitement une définition préexistante ; toutefois, ceci ne nous empêche pas de proposer une définition singulière. Ainsi, notre projet d'étude souhaite déconstruire la grève des joueurs de l'équipe de France, afin de mettre en relief sa logique et son fonctionnement, pour ensuite apposer une définition sur ce phénomène.

À ce titre, dans une démarche de « neutralité axiologique », nous excluons, à l'instar de Beaud, toute lecture partielle et moralisante du fait social, au profit d'une lecture structurelle, conjoncturelle et contextuelle. Par ailleurs, l'étude des supports sociohistoriques ayant été longuement développés par Stéphane Beaud, nous nous attachons à insister sur un point moins développé de son analyse : le triptyque entre la structure, la finalité et les causes de la grève. Enfin, en ayant conscience de la représentation nécessairement « construite » de la grève dans les médias, nous avons essayé d'extraire en substance ce qu'il s'est réellement passé en recoupant les articles de journaux, les ouvrages et en utilisant les ressources grises, notamment le

communiqué de presse de l'équipe de France.

Encadré 1 : La place des médias dans le traitement de la mobilisation des joueurs

Présentes au moment de la grève sur le terrain d'entraînement, les caméras des grands médias français ont saisi les images d'une équipe de France refusant de s'entraîner. Toutefois, ces images ont été ensuite montées et accompagnées d'un discours visant à décrire la grève. En effet, la majeure partie des chaînes de télévision française présenta ces images en les accompagnant d'un commentaire descriptif, puis en les mettant en écho avec le commentaire « avisé » d'un homme politique, d'un expert ou d'un journaliste sportif jugeant et qualifiant le phénomène, sans précisément pousser l'analyse au-delà d'une explication en terme de délinquance. Cette mise en relation induit la dimension moralisatrice et teintée de jugement dans le traitement du fait social, au détriment d'une explication des causes du phénomène.

Ces observations font écho aux réflexions de Gamson quant à la place des médias dans la mobilisation collective. En effet, à ses yeux, les enjeux des mouvements sociaux sont rarement problématisés dans la presse au prisme d'un « cadre d'injustice » désignant les victimes et les responsables. Autrement dit, les médias n'exercent pas une forme d'empathie permettant de comprendre la grève. Au contraire, les enjeux des mouvements sociaux, et notamment l'influence que peut exercer l'action collective sur ces enjeux, sont pour Gamson étrangers au discours journalistique.

De ce fait, un tissu interprétatif et représentationnel de la grève des Bleus est directement imposé par les médias au public, empêchant ce dernier de saisir l'information brute. Ainsi, dans le cas de la grève de l'équipe de France, les médias dépassent de loin leur tâche informationnelle. Par conséquent, le travail de lecture d'articles journalistiques tient compte de cette remarque analytique initiale.

De prime abord, il convient de déconstruire le fait social particulier de la grève des Bleus, en mettant en relief les déterminismes sociaux l'ayant décidée et construite ; ainsi, une fois sa logique explicitée, nous pouvons tenter de la qualifier au prisme d'une analyse en terme de sociologie des mouvements sociaux.

1. UNE ACTION COLLECTIVE

Le refus de tous les joueurs de l'équipe de France de s'entraîner constitue à première vue une forme d'action collective. En effet, pour Blumer, une action collective est constituée d'une forme d'agir ensemble intentionnel associé à une logique de revendication s'incarnant en « entreprises collectives visant à établir un nouvel ordre de vie ». Au sein du contexte particulier d'une coupe du monde de football mal négociée jusque là (deux défaites), et d'un isolement des joueurs au sein de leur hôtel, engendrant un climat délétère entre eux, il apparaît que la grève des joueurs vise à condamner à la fois la Une de L'Équipe, l'exclusion de Nicolas Anelka par la Fédération française de football, et la gestion de la coupe du monde par l'encadrement sportif présent en Afrique du Sud.

À ce titre, nous pouvons tout d'abord présenter ce qu'il s'est réellement passé durant cette « grève », en insistant sur la temporalité et le contexte de cette action collective, afin de mettre en relief ses déterminants sociaux et ses motivations.

1.1 Faits

1.1.1 Ce qui s'est réellement passé

Pour comprendre et expliquer sociologiquement la grève de l'équipe de France, il convient tout d'abord de revenir en détail sur les événements, en mettant en relief la chronologie de l'action, afin de définir strictement ce que nous retenons comme définition de la grève.

Le 17 juin 2010, à la mi-temps du match France-Mexique, le sélectionneur Raymond Domenech interpelle Nicolas Anelka, le critique, et lui annonce son remplacement. Ce dernier, lui répondant du tac au tac, lui aurait proféré l'insulte ayant fait la Une de L'Équipe le 19 juin (cf. annexe 1). Suite à cela, Nicolas Anelka sera remplacé à la mi-temps par André-Pierre Gignac. À ce moment précis, nul ne se doute de la Une de L'Équipe du surlendemain.

En effet, le samedi 19 juin 2010, jour de la fameuse Une, Raymond Domenech informe le président de la Fédération française de football, Jean-Pierre Escalettes, de la couverture du journal. Ce dernier convoque différents membres du staff fédéral présent en Afrique du Sud, et exige d'Anelka des excuses publiques. Ce dernier les refuse. Pendant ce temps, la Une de L'Équipe fait grand bruit en France, et provoque déjà plusieurs réactions condamnant l'écart de l'attaquant. Tenus au courant de ce remue-ménage par leurs proches, les joueurs de l'équipe de France, au premier chef leur capitaine Patrice Évra, décident d'organiser une conférence de presse dans l'après-midi. Au lieu de présenter des excuses publiques à la place de son coéquipier, le capitaine de l'équipe de France s'en montre solidaire, et appelle à la « recherche du traître » ayant rompu le secret du vestiaire en ayant donné l'information au journal L'Équipe. Suite à cette conférence de presse, Degorre et Raymond, journalistes de L'Équipe présents en Afrique du Sud, rapportent le flots de messages et d'appels qu'ils ont reçus de la part des joueurs de l'équipe de France, cherchant à savoir qui est le « traître » :

« Déjà, quand ça a chauffé entre le coach et Malouda, avant France-Uruguay, personne ne pouvait le savoir à part le staff et les joueurs et vous avez sorti l'info. Pour nous, il faut que tu comprennes que c'est une affaire très grave. Il y a quelqu'un qui balance. »

« S'il te plait, dis moi qui a balancé ! »

(Messages de la part d'un des vingt-trois joueurs reçus par les journalistes le 19 juin 2010 dans l'après-midi)

Ainsi, il apparaît qu'à première vue, les joueurs ne font pas preuve de défiance vis-à-vis de la presse, mais s'interrogent en interne sur le joueur ou le membre de l'encadrement ayant failli à ses obligations de professionnels : garder le secret du vestiaire. De fait, la fronde des joueurs envers le quotidien semble secondaire comparé à cette recherche, ce qui ne semble pas corroborer le communiqué présenté par les joueurs, que nous étudierons par la suite.

Cette recherche en interne du « traître » qualifié de la sorte par le capitaine de l'équipe de France de football fait écho à l'ambiance délétère du groupe des joueurs. En effet, Saccomano et Verdez soulignent que « d'emblée, en Afrique du Sud, les premières remontées auprès des proches des joueurs sont toutes les mêmes : il n'y a rien à faire dans l'hôtel Pezula, on s'y ennueie ferme, d'autant que l'ambiance est loin d'être folichonne (...) Un témoin raconte qu'il a été frappé, car "les joueurs semblaient faire la gueule, visages fermés" ». De fait, la primauté de la recherche du « traître », aux dépens d'une condamnation immédiate de la Une de L'Équipe, conduit à nous interroger sur le contexte social de l'équipe de France en Afrique du Sud.

Encadré 2 : Contexte social et ambiance au sein de l'équipe de France en Afrique du Sud

Le 18 mars 2008, Raymond Domenech affirme, dans L'Équipe :

« Je reste persuadé que la sérénité d'une équipe passe par son isolement. Dans une grande compétition, il faut être à mille pour cent, on n'a pas à expliquer nos états d'âme à la télé. Pour cela, j'ai besoin d'un cloisonnement fort, besoin de nous couper complètement du monde extérieur. Ce qu'on demande aux joueurs, c'est d'être performants le jour des matchs. Dans une compétition qui dure, il faut être psychologiquement serein. Et pour ça, il faut fermer les télévisions et ne pas lire la presse ».

Durant la Coupe du monde 2010, le sélectionneur de l'équipe de France applique cette recette : il crée un huis clos à ses yeux favorable à la concentration sur le jeu, afin de couper les joueurs de l'extérieur. Ainsi, il interdit par exemple à ses joueurs d'utiliser leurs téléphones portables en salle de récupération, et les invite à utiliser les terminaux mobiles et numériques avec parcimonie. Or, cette consigne n'est pas respectée, et les joueurs consultent la presse via leur téléphone portable et leurs tablettes, et communiquent avec leurs proches : ils sont ainsi au courant des commentaires de la presse quant à leur prestation. Dès lors, une forme d'anomie artificielle est instituée par l'encadrement de l'équipe de France, mais est de facto contournée.

Surtout, le mercredi 16 juin, le quotidien France Soir titre sur la « zizanie chez les Bleus » : le quotidien trace dans son article les lignes de force divisant les joueurs, entre d'une part les chefs (Henry, Anelka, Evra, Gallas, Abidal) et d'autre part un groupe stigmatisé qualifié de « groupe des intellos » (Lloris, Toulalan, Gourcuff). Au-delà d'une discussion en terme de différences d'origines sociales – exploitée par Beaud - ou de confession religieuse – exploitée par la presse – , il apparaît surtout que les vingt-trois joueurs de l'équipe de France ne constituent pas un groupe soudé et uni, mais est en proie à des divisions internes. A ce titre, le communiqué du club des Girondins de Bordeaux durant cette Coupe du monde invitant certains joueurs de l'équipe de France, sans les citer, d'arrêter le bizutage (tape sur la nuque) dont est victime Yoann Gourcuff est symptomatique d'une division au sein du « groupe France ».

Ainsi, en situation forcée d'isolement, le groupe des joueurs de l'équipe de France est traversé par des divisions internes pouvant expliquer que le premier réflexe des joueurs fut de chercher le « traître » ayant pu prévenir la presse de ce qui s'était passé dans les vestiaires le 17 juin 2010 à la mi-temps de France-Mexique.

À l'issue de la conférence de presse donnée par Patrice Évra annonçant la recherche du « traître », les joueurs de l'équipe de France dînent, puis se réunissent avec Nicolas Anelka. Durant cette réunion, les revendications des joueurs évoluent : la recherche du « traître » n'ayant pu visiblement être menée à bien, ils élaborent et votent la grève du lendemain, et rédigent un communiqué. Durant cette réunion, Évra n'informe pas ses coéquipiers qu'Anelka a refusé de s'excuser. En revanche, il souligne que la Fédération ne porte pas plainte contre L'Équipe. Degorre et Raymond soulignent que certains joueurs, comme Marc Planus, pourtant néophyte en équipe de France, n'hésitent pas à prendre la parole pour exprimer leur point de vue, alors que d'autres, plus timides, ne souhaitent pas se mêler des débats. Toutefois, la grève des joueurs est votée par les 23 joueurs, pour à la fois protester contre la Une de L'Équipe et contre la mesure de rétorsion adoptée par la Fédération Française de Football, et contre l'exclusion d'Anelka.

Cette réunion conduit Stéphane Beaud à affirmer que, même s'il y a eu comme dans tout mouvement de grève un petit groupe de leaders pour donner l'impulsion et une fraction plus importante de suivistes, il apparaît que la grève de l'entraînement a été votée à l'unanimité lors de cette réunion, et qu'une lettre de justification a été écrite et signée par tous les joueurs. A ce titre, pour reprendre la typologie d'Albert

Hirschman , la loyauté prévaut à des degrés divers entre les joueurs lors de cette décision du samedi soir, ne proposant pas à ce moment là des modes d'expressions alternatifs à la grève : il y a eu « adhésion au mouvement » (Beaud).

Le lendemain, les joueurs se rendent en bus à l'entraînement, mais ne sont pas chaussés de leurs chaussures à crampons, alors que les membres du staff, eux, sont parés à l'entraînement. Les joueurs vont à la rencontre des cent cinquante supporters présents, font des photos et signent des autographes. Pendant ce temps, le capitaine Patrice Évra s'approche de Raymond Domenech et du préparateur physique Robert Duverne, et leur explique la situation et la grève. À ce moment là, Robert Duverne s'énerve, lançant symboliquement son chronomètre, et nécessitant l'intervention de Raymond Domenech pour que celui-ci n'en vienne pas aux mains avec Évra. Ensuite, Évra donne à Domenech le communiqué rédigé la veille et lui demande de le lire devant les caméras. Ensuite, les joueurs remontent dans le bus, et somment le conducteur de démarrer pour rentrer.

Le soir même, les joueurs débriefent la grève, se réunissent autour d'un cocktail, et décident de présenter des excuses publiques, après avoir consulté leurs proches via leurs téléphones portables laissés à l'hôtel.

Voici, en somme, la chronologie de la grève. Afin d'en étudier les ressorts et les mécanismes, nous retenons comme définition de la grève l'espace temporel allant de la réunion des joueurs le samedi soir au débriefing du lendemain soir ; en effet, durant ce laps de temps précis, la grève fut décidée, institutionnalisée, appliquée, justifiée et levée, ce qui renferme donc une richesse à analyser, passant par les différents stades de la mobilisation.

1.1.2 Analyse

Au regard de la chronologie précédente, il apparaît, à l'instar de ce qu'affirme Blumer, qu'un déficit d'institutionnalisation et une faiblesse des cadres normatifs expliquent en partie la décision de la grève. En effet, étant marqué à la fois par une insularité sociale souhaitée par le staff et par une division entre les joueurs, le « groupe France » ne forme pas une unité collective. Surtout, ses mauvais résultats, et sa stigmatisation par la presse, conduisent à désencastrer l'équipe de France du strict jeu sportif, pour l'ériger en groupe moral marqué par une forme de « zizanie » sociale et des « mauvais résultats » sportifs. Surtout, la défiance des joueurs de l'équipe de France envers la Fédération française, et le manque de confiance accordée au sélectionneur, conduisent les joueurs à s'affranchir du cadre normatif régi par le staff ; les mots d'Anelka à la mi-temps du match France-Mexique en constituent le plus bel exemple.

Surtout, la mise en place de cette mobilisation collective repose sur la base d'une croyance : celle que la Fédération a refusé de porter plainte contre L'Équipe. En effet, Jérémy Toulalan, milieu de terrain de l'équipe de France, dira à Jean-Pierre Escalettes, dans le bus où les joueurs se réfugient : « Vous ne nous avez pas soutenus, vous deviez porter plainte contre L'Équipe ». Ainsi, la croyance collective d'une trahison de la Fédération, associé à l'absence d'unité et de faiblesse des cadres normatifs, conduit à la mobilisation collective et normative des joueurs de l'équipe de France.

Au-delà des strictes causes de la mobilisation, il convient également d'interroger l'orientation et les dynamiques de cette mobilisation, afin de définir une catégorie d'action.

En effet, Kriesi met en relief les dimensions et les dynamiques traversant les différentes formes d'actions collectives. A ses yeux, une action collective est traversée d'une part par différents degrés de participation des adhérents, et d'autre part par l'orientation suivie par l'organisation concernée. Dans le cas de la grève de l'équipe de France telle que définie plus haut, il apparaît que cette mobilisation collective est marquée par différents degrés de participations, notamment au moment de l'élaboration de la stratégie d'action suivie,

même si tous ne participent pas à l'entraînement. Surtout, les vingt-trois joueurs décidant la grève constituent une forme d'organisation, représentés par leur capitaine (Évra allant annoncer à Domenech le choix de faire la grève), organisation orientée à la fois vers les médias (condamnation de la Une de L'Équipe et volonté de médiatiser le communiqué en le faisant lire devant les caméras de télévision) et vers les autorités (l'encadrement sportif et institutionnel de l'équipe de France).

Ainsi, les « mutins de Knysna » inscrivent leur action dans le contexte particulier de la Coupe du monde de football et de l'isolement souhaité par le staff, et détiennent et présentent une représentation de leur action qu'ils souhaitent faire partager via leur communiqué souhaité public. Dès lors, il semble que les vingt-trois joueurs de l'équipe de France s'émancipent du cadre social défini par la hiérarchie, en prenant le contrôle des conditions sociales qui leur sont imposées en faisant la grève. En réalisant cette dernière, les joueurs souhaitent modifier les normes qui leur sont imposées, en pointant du doigt les « entrepreneurs de normes » : normes sportives pour l'encadrement de l'équipe de France, normes institutionnelles pour la Fédération française, normes médiatiques envers L'Équipe. Les vingt-trois joueurs de l'équipe de France s'autonomisent ainsi par rapport au système défini par des tiers (le staff, la Fédération, les médias), s'en séparant pour faire valoir leur préférences (à savoir la condamnation de la Une de L'Équipe, de l'exclusion d'Anelka par la Fédération et de l'incompétence ressentie de l'encadrement sportif). La grève de l'équipe de France constitue ainsi un processus visant à changer un état des choses, faisant ainsi écho aux propos de Parsons affirmant que « les normes ne se réalisent pas seules automatiquement, mais seulement à travers l'action pour autant qu'elles se réalisent ».

Ainsi, même si nous ne souhaitons pas la justifier moralement, nous pouvons justifier la grève des Bleus analytiquement : elle remet en question la situation donnée, et souhaite protester contre cette situation et proposer une voie nouvelle. En ce sens, la grève de l'équipe de France s'approche de la définition séminale d'une action collective par Touraine : elle est « une conduite placée dans une relation sociale et orientée vers la transformation ou le renversement d'un ou plusieurs éléments constitutifs d'un système ».

Ainsi, en tant que processus social et action collective, la grève de l'équipe de France de football renferme une logique plus difficile à entrevoir qu'il n'y paraît. Il convient maintenant d'étudier plus en profondeur le processus décisionnel de la grève, à différents moments de cette dernière, afin de poursuivre notre analyse.

1.2 Processus décisionnels

Nous pouvons séparer en deux temps le processus décisionnel à la grève : d'une part, la phase de décision antérieure à la grève ; d'autre part, les différentes phases de décision durant la grève. Cette segmentation permet à la fois de voir la cohérence décisionnelle de la grève, d'en observer la logique et les phases de réajustement et d'adaptation durant l'action en cas de dysfonctionnement.

1.2.1 Le processus décisionnel antérieur à la grève

En dépit de l'unanimité apparente de faire la grève, les formes de protestation et les moyens d'action n'ont pas fait l'unanimité chez les joueurs, si l'on s'en tient aux propos visiblement bien renseignés de Degorre et Raymond. En effet, les auteurs mettent d'une part en relief la ligne « dure » au sein des grévistes, souhaitant une grève totale de l'entraînement ; d'autres part, une ligne « souple » émerge, souhaitant un entraînement dans le gymnase de l'hôtel, à l'abri des médias, étant une grève perlée dirigée juste contre L'Équipe. Ceci fait écho aux propos du gardien Hugo Lloris dans le mensuel So Foot, en septembre 2010 :

« On a pas refusé de s'entraîner, on a refusé de le faire devant les médias et aussi par rapport à...enfin voilà, quoi, par rapport à ce qui s'était dit sur l'affaire Anelka. Un gros truc comme ça ne doit pas sortir du vestiaire ».

Ainsi, si des formes de protestations à adopter semblent diverger au sein de l'équipe de France, ceci traduit également une divergence au niveau de l'intentionnalité de la grève. En effet, la ligne « dure », en refusant l'entraînement, vise à la fois L'Équipe, la Fédération et l'encadrement sportif sur place, tandis que la ligne « souple », en souhaitant s'entraîner à l'abri des regards, condamne simplement L'Équipe. De ce fait, l'action collective à adopter ne renvoie pas à la même réalité pour les vingt-trois joueurs, et des différences de visions peuvent faire écho aux divisions préexistantes au sein du groupe. C'est en tout cas la thèse de Stéphane Beaud, segmentant le groupe entre d'une part les dominants (Henry, Evra, Abidal, Anelka, Ribéry, Gallas), qui recouvrent le groupe des « chefs » mis en relief par France Soir, et les dominés (le reste du groupe). Or, Beaud pousse l'analyse en présentant une anatomie du groupe des dominés : composite socialement, le groupe des dominés trouve une difficulté à s'unir, ce qui explique d'une part son relatif mutisme durant la réunion du samedi soir et leur loyauté de fait, comme une résignation, et non comme un plébiscite. A ce titre, le vote à l'unanimité de la grève est trompeur.

Beaud distingue d'une part un groupe de joueur d'origine sociale plus ou moins favorisée, ayant une solide légitimité sportive (Lloris, Gourcuff, Carrasso, Toulalan), se recoupant avec le groupe des « intellos » mis en relief par France Soir : sans avoir osé se rebeller ouvertement contre le groupe dominant, ce groupe manifeste des formes discrètes de démarcation par rapport au mot d'ordre de la grève, à l'instar de Lloris plus haut souhaitant s'entraîner dans le gymnase à l'abri du regard des médias. D'autres part, Beaud met en relief le groupe des néophytes de l'équipe de France, n'ayant par ailleurs pas de réelle légitimité sportive comparée aux dominants (Valbuena, Gignac, Clichy, Planus) : ceux-ci suivent les leaders. Enfin, Beaud met en relief le groupe des joueurs d'origine africaine ayant une faible ancienneté dans le groupe (Diarra, Govou, Cissé, Mandanda, Sagna, Diaby), ne pouvant pas se désolidariser publiquement du mouvement, mais ne se sentant pas le droit de le cautionner. Les disparités sociales, en terme de légitimité sportive, conduisent à un investissement à différent degré des différents joueurs de l'équipe de France : en témoigne les propos du quatrième gardien, Stéphane Ruffier, appelé durant la Coupe du monde, sur le plateau du Canal Football Club.

« Ce ne sont que quelques joueurs qui ont décidé de boycotter l'entraînement. Au fond d'eux, ils avaient pris la décision. Tous les joueurs n'étaient pas d'accord. Surement, il y a des joueurs qui n'ont pas voulu faire ça. Je pense que les gens le savent. Il y a des joueurs qui, au fond d'eux, n'avaient pas la même décision. Moi, j'ai suivi le groupe parce que je venais d'arriver, et pour moi, ce n'était pas évident de pouvoir faire quelque chose à côté. On ne se détache pas d'un groupe ».

Au-delà de la dimension « sacrée » du groupe ou encore d'une éventuelle « force de groupe » (que nous étudierons plus loin), le processus décisionnel de la grève met en relief des différences de volonté conduisant pourtant au vote de celle-ci à l'unanimité. Il convient maintenant d'étudier les différentes formes de processus décisionnel durant la grève, afin d'observer s'il y a eu, ou non, des formes de désolidarisation au sein de l'action collective.

1.2.2 Le processus décisionnel durant la grève

Étudier les prises de décisions durant la grève permet d'une part de montrer les différences de degré

d'investissement par les joueurs durant le processus de la grève ; d'autre part, ceci permet également de montrer des formes de résistances relatives face à la grève, et de prise de décision, dans l'action, face aux dysfonctionnements du mouvement.

Quelques semaines après « l'épisode de Knysna », l'attaquant Djibril Cissé affirme, dans les pages de So Foot :

« J'étais prêt à m'entraîner. Je sais, c'est facile à dire, mais aujourd'hui, sachant les proportions que cela a pris, j'irai m'entraîner. Comment voulez-vous que je prenne l'initiative d'une telle chose sachant que je n'étais pas titulaire. Je n'ai jamais été un cadre, ni un leader de la sélection, j'étais là, dans le bus, et on a tous décidé de la grève. Dans ma tête cependant, j'espérais qu'un joueur se lève. Je me disais que, si c'était le cas, je le suivais, j'allais m'entraîner. Il y en avait beaucoup dans le même état d'esprit. Govou, par exemple, si c'était à refaire, irait s'entraîner. Gourcuff aussi. Entre autres. Maintenant, vous vous retrouvez dans un mouvement collectif et en sortir était... quand même on aurait du... je ne sais pas... il y avait quelque chose à faire... »

Ces propos montrent d'une part les différences de degré en terme d'investissement et de décision quant à la grève ; d'autre part, des formes de résistance larvée. En effet, Saccomano et Verdez soulignent, à la suite de Djibril Cissé, l'attitude contestataire, mais résigné, de l'attaquant Sidney Govou, en rapportant ses paroles : « Ce que l'on est en train de faire, c'est une vaste connerie. Je serai solidaire du groupe, mais je suis de l'avis du coach. On ne mesure pas la portée de nos actes ». De la même façon, le journaliste de RTL met en relief l'attitude de Yoann Gourcuff dans le bus où les joueurs se réfugient : percevant la faute impardonnable qui est en train d'être commise, Gourcuff le fait savoir aux autres joueurs. Ribéry le provoque, en lui criant d'aller s'entraîner seul, pour « passer à la télé ». Selon Le Nouvel Observateur, un début de bagarre dans le bus mêla même six joueurs de l'équipe de France, Ribéry, Évra et Abidal d'un côté, et Gourcuff, Sagna et Lloris de l'autre. Le premier groupe correspond au groupe dominant, alors que le second groupe correspond à des joueurs souhaitant des formes de grève alternatives.

Au-delà d'une simple forme d'expression de tensions latentes exogènes au mouvement social, il apparaît que des formes de voice – pour reprendre la typologie d'Albert Hirschman – se développent, pour contester la marche prise par la grève, et peut s'interpréter en terme de « résistance par le bas ». Néanmoins, cette résistance est vite enrayée par le groupe dominant, mettant en place des incitations sélectives, avec une augmentation des coûts de non-participation à la grève, à l'instar de Ribéry provoquant Gourcuff et faisant allusion à une éventuelle stigmatisation au cas où le milieu de terrain irait s'entraîner.

Même si tous les joueurs font la grève, en dépit des disparités évidentes en matière de motivation, il apparaît que quelques joueurs contournent la grève, en essayant de s'approprier les zones d'incertitude de celle-ci. En effet, Saccomano et Verdez rapportent que, même s'ils sont chaussés de baskets comme tous les joueurs, Cissé, Valbuena, Gourcuff et Diaby ont amené leurs chaussures de football : ceux-ci n'excluent pas une participation à l'entraînement en cas d'échec de la grève. De la même façon, au retour à l'hôtel, certains remplacent la séance annulée par des exercices de musculation, à l'instar de Mandanda, Planus, Diaby et Gourcuff. Ces différents joueurs, souhaitant s'entraîner mais ne le pouvant pas à cause d'une grève qu'ils ont eux-mêmes votés, s'approprient différents temps libres, hors de la contrainte collective, pour s'adonner à des formes alternatives d'entraînement ; de la même manière, ceux-ci anticipent un éventuel échec de la grève, ayant amené au cas où leurs chaussures à crampons sur le terrain d'entraînement.

Au niveau du groupe des dominants, les réajustements et les prises de décision durant la grève sont elles aussi évocatrices. A ce titre, le témoignage du conducteur du fameux bus, dans So Foot, livre plusieurs

explications :

« Nous étions au terrain d'entraînement, et j'ai vu arriver un membre du staff (le préparateur Robert Duverne) très énervé. Il gesticulait et criait, alors je me suis douté qu'il se passait quelque chose de bizarre. J'étais à côté du bus, mais les joueurs étaient déjà remontés et l'un d'eux s'est mis à taper sur la vitre en me faisant signe de venir (...) J'ai cru que les joueurs voulaient que je mette l'air conditionné, mais ils étaient trois ou quatre, au fond du car, qui m'ont dit : « Il faut nous ramener à l'hôtel ». Seul l'officier de sécurité pouvait me donner des ordres. Alors, je suis resté immobile derrière mon volant, j'entendais dans mon dos des joueurs qui continuaient de crier 'Go ! Go ! Go !' »

Il apparaît ainsi que face à l'échec de la grève, un groupe de joueur prend la décision du retour à l'hôtel, en sommant le conducteur du bus de les ramener. Face à l'échec de cette requête, l'agitation prend part. De la même façon, les différences de degré d'investissement s'expriment le soir au retour à l'hôtel, à l'issue du cocktail, du dîner et de l'assemblée entre joueurs, où ils prennent la décision de s'excuser : tous le souhaitent, sauf le capitaine Patrice Evra, inflexible, selon Saccomano et Verdez, visiblement bien informés.

À ce niveau de notre analyse, il apparaît que la forme à adopter de la grève n'est pas unanime : en effet, dans son processus concerté de définition entre les joueurs, la grève est l'enjeu d'une lutte entre les joueurs, entre certains occupants une position dominante et imposant la marche à suivre, et d'autres occupants une position dominée et proposant des formes alternatives de grève. A ce titre, il apparaît que le processus décisionnel à la grève des joueurs de l'équipe de France s'approche de la définition du champ définie par Bourdieu, en tant que « microcosme autonome à l'intérieur du macrocosme social ». En effet, au sein du « groupe France » décidant la grève, l'enjeu spécifique est la tenue et la forme à prendre de la grève. Espace structuré de positions entre les joueurs, ces derniers y luttent afin de s'approprier le champ via la marche de la grève à adopter. Enfin, au sein de ce champ, le capital est inégalement distribué, certains occupants des positions dominantes, d'autres des positions dominées.

Ainsi, il apparaît que les processus de décisions antérieurs à la grève et ceux ayant lieu durant la grève traduisent des différences en terme d'investissement et des conflits quant à la forme de grève à adopter. Surtout, plus encore qu'une lutte en terme de champ, le processus décisionnels met en relief des stratégies d'appropriation de certaines zones d'incertitude par certains joueurs, afin de contourner la grève de l'entraînement pour s'entraîner d'une manière ou d'une autre.

Il convient maintenant, après avoir analysé ce qu'il s'est effectivement passé et les phases décisionnelles de la grève, d'étendre notre réflexion aux motivations de l'action, afin de mettre en lumière les disparités évoquées entre les joueurs avec d'éventuelles différences de motivations.

1.3 Les motivations de l'action collective

Au-delà des motivations apparaissant explicitement dans le processus décisionnel à la grève et aux réajustements durant la grève, il est pertinent d'interroger les motivations latentes et larvées jusqu'à la temporalité de la grève énoncée ci-dessus. À ce titre, nous pouvons analyser d'une part le communiqué rédigé par les vingt-trois joueurs de l'équipe de France durant la réunion du samedi soir (puis corrigé par le conseiller du joueur Jérémy Toulalan) afin de mettre en relief les motivations explicites, et d'autre parts nous pouvons émettre des hypothèses quant à des motivations implicites non mentionnées par ce communiqué.

1.3.1 Les motivations explicites

Encadré 3 : le communiqué des Bleus

« Par ce communiqué, tous les joueurs de l'équipe de France sans exception souhaitent affirmer leur opposition avec la décision prise par la Fédération Française de Football d'exclure Nicolas Anelka du groupe. Si nous regrettons l'incident qui s'est produit à la mi-temps du match France-Mexique, nous regrettons plus encore l'utilisation d'un évènement qui n'appartient qu'à notre groupe et qui reste inhérent à la vie d'une équipe de haut niveau.

A la demande du groupe, le joueur mis en cause a engagé une tentative de dialogue, mais sa démarche est restée volontairement ignorée. De son côté, la Fédération française de football n'a à aucun moment tenté de protéger le groupe. Elle a pris une décision sans même consulter l'ensemble des joueurs, uniquement sur la base des faits rapportés par la presse. En conséquence, et pour marquer leur opposition par les plus hautes instances du football français, l'ensemble des joueurs a décidé de ne pas participer à la séance d'entraînement.

Par respect pour le public venu assister à cette séance, nous avons décidé d'aller à leur rencontre de ces supporters, qui par leur présence, nous apporte un soutien sans faille. Pour notre part, nous sommes conscients de nos responsabilités, celles de porter les couleurs de notre pays, mais celles également que nous avons à l'égard de nos supporters, de leurs cadres, éducateurs, bénévoles et des innombrables enfants qui gardent les Bleus comme modèles. Pour ce qui nous concerne, nous n'oublions rien de nos devoirs. Nous ferons tout individuellement, bien sûr, mais aussi dans un esprit collectif, pour que la France, mardi soir, retrouve son honneur par une performance enfin positive. »

Plusieurs aspects précédemment évoqués se retrouvent dans ce communiqué. Tout d'abord, en insistant par le pléonasm « tous les joueurs de l'équipe de France sans exception », les rédacteurs de ce communiqué souhaitent publiquement mettre en relief la volonté collective et unanime de faire grève, occultant ainsi les conflits internes quant à la démarche à adopter. Surtout, ce communiqué souligne que les joueurs ignorent le refus d'Anelka de s'excuser (« A la demande du groupe, le joueur mis en cause a engagé une tentative de dialogue, mais sa démarche est restée volontairement ignorée »), alors que ce dernier est parmi eux durant la réunion du samedi soir. Ainsi, l'hypothèse d'une croyance collective ayant conduit à l'action se trouve renforcée.

Par ailleurs, les instances visées par la grève sont nommées : tout d'abord, la Fédération française de football, d'une part par sa décision d'exclure Anelka, d'autre part par sa supposée indifférence vis-à-vis du « groupe France » suite à la parution de la Une de L'Équipe. Ensuite, le journal L'Équipe, symbole à plus large échelle des médias, est visé, par « l'utilisation d'un évènement » profanant le secret du vestiaire et l'intimité du « groupe France ». Nous retrouvons ainsi, ici, les causes de la grève présentées par Beaud.

Plus encore que les causes, le communiqué met en relief un renversement de perspective souhaité par les joueurs entre les instances dirigeantes du football français et les supporters : en effet, les termes de « respect », « responsabilité », « modèle » et « devoirs » traduisent, dans le dernier paragraphe du communiqué, un contraste de considération de la part des joueurs entre les amateurs de football suivant l'équipe de France durant cette Coupe du monde, et les instances dirigeantes organisant le football. Cette partie du communiqué semble être l'élément déclencheur de la réflexion de fond ayant suivi la Coupe du monde quant à la structure et à l'organisation du football français, notamment le débat entre le football professionnel et le football amateur.

Néanmoins, les motivations explicites semblent insuffisantes pour expliquer le mouvement social. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, une atmosphère conflictuelle entre les joueurs, et entre les joueurs et l'encadrement, parsème l'hôtel de Pezula et le camp d'entraînement de Knysna. Au bout de trois semaines de promiscuité, l'unité sociale est de façade. Il convient ainsi de nous pencher sur les motivations implicites de la grève, afin de mettre en relief des motivations plus structurelles que conjoncturelles à l'exclusion de Nicolas Anelka du « groupe France ».

1.3.2 Les motivations implicites

Intimes depuis trois semaines au moment de la grève, les joueurs de l'équipe de France de football partagent ensemble et avec le staff une courte historicité, néanmoins suffisante pour mettre en relief des mouvements de plus long terme que la stricte réaction à l'exclusion de Nicolas Anelka.

Au-delà des motivations manifestes énoncées précédemment, la grève détient pour fonction latente d'unir un groupe de joueur visiblement divisé, si l'on s'en tient aux ouvrages de Degorre et Raymond, et de Saccomano et Verdez. Toutefois, des motivations implicites déterminent également le passage à la grève, notamment chez les « cadres » de l'équipe de France. En effet, dans une interview au Monde Sport le 6 août 2010, Jacques Riolacci, auditeur chargé de la mission d'information sur la grève commandée par la Fédération française, affirme, à la question « Quels témoignages vous ont le plus marqué ? » :

Il n'y a pas de lien pour cet article. Il n'y a pas de bibliographie pour cet article